

Alfredo PERIFANO, « Fortune et *medico fortunato* dans *Della fortuna libri sei* de Girolamo Garimberto », p. 1-18.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 — © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

15 novembre 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Alfredo Perifano

Université de Franche-Comté, Besançon

Fortune et *medico fortunato* dans *Della fortuna libri sei* de Girolamo Garimberto

Girolamo Garimberto ou Garimberti n'est pas un personnage de la Renaissance italienne très étudié bien qu'il ait joui d'une certaine réputation, sinon d'une réputation certaine à son époque. Ecclésiastique de carrière, il fut évêque de Gallesse et vécut entre 1506 et 1575¹. Bien qu'auteur de plusieurs ouvrages, il dut sa célébrité à ses connaissances d'antiquaire et fut un spécialiste reconnu d'œuvres d'art de l'Antiquité². Comme le montre une abondante correspondance, il était souvent consulté à propos des découvertes archéologiques qui avaient connu un essor considérable au cours du xvi^e siècle. Grâce à ses compétences dans ce domaine ainsi qu'à son rôle dans la Curie romaine, il tissa autour de lui un réseau important de relations avec des personnages d'envergure du milieu culturel de son époque, entre autres : Claudio Tolomei, le philosophe Antonio Bernardi, Bernardo Tasso, Pietro Aretino et Ulisse Aldrovandi qui le mentionne dans son *Delle statue antiche* (1556).

Comme je le disais, il fut l'auteur de plusieurs ouvrages qui connurent un certain succès. L'un d'entre eux, publié à Venise, en 1547, chez Michele Tramezzino, le *Della fortuna libri sei*, fut réédité en 1550. Le chapitre IX du sixième livre est consacré à la fortune en médecine. Dans cette étude, je m'attacherai d'abord à analyser l'idée générale de fortune chez Garimberto, ensuite à établir la place que l'auteur lui accorde dans le succès du médecin.

1. Voir l'article de G. Brunelli, dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 52, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1999, p. 349-351 (désormais *DBI*).

2. Clifford Malcom Brown et Anna Maria Lorenzoni, *Our Accustomed Discourse on the Antique. Cesare Gonzaga and Gerolamo Garimberto. Two Renaissance Collectors of Greco-Roman Art*, New York & London, Garland Publishing Inc., 1993.

Dans le premier livre du *Della fortuna*, Garimberto donne le cadre conceptuel dans lequel s'inscrit sa réflexion sur la fortune. Ses argumentations se fondent sur l'*Éthique à Eudème*, la *Physique* et les *Magna moralia* d'Aristote³, c'est-à-dire les textes qui avaient déjà inspiré ses devanciers humanistes comme Coluccio Salutati⁴. Les thèses que développe le Stagirite dans ces ouvrages sont lues par Garimberto à travers l'interprétation chrétienne qu'en avaient donné les commentateurs médiévaux, notamment Albert le Grand et Thomas d'Aquin, et à la lumière de ce que Boèce disait à propos de la fortune et du hasard dans les livres 4 et 5 du *De consolatione philosophiæ*⁵.

Après une brève introduction⁶, Garimberto établit dans des chapitres spécifiques la différence entre fortune, hasard, providence et *fatum*. En ce qui concerne la fortune, il affirme qu'elle est une cause occulte, c'est-à-dire indéterminée et au-dessus des capacités humaines de compréhension. En outre, elle est une cause accidentelle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas nécessaire et que les effets qu'elle produit ne sont pas intentionnels⁷. Cette fortune est de deux types : accidentelle et naturelle⁸. Elle est propre aux créatures qui ont l'intellect, c'est-à-dire

3. *Éthique à Eudème*, 1246b 37 – 1248b 11 ; *Physique*, II, 196b – 200b ; *Magna moralia*, 1206b – 1207a. La traduction latine de cette partie des *Magna Moralia* fut publiée en 1482, sous le titre *De bona fortuna* in *Opera Aristotelis de naturalis philosophia*, Venetiis, per Philippum Venetum, f° 259b – 262a. Je cite d'après cette édition. Sur la fortune chez Aristote, voir Augustin Mansion, *Introduction à la Physique aristotélicienne*, Louvain, éd. de l'Institut supérieur de philosophie, 1987, p. 282-333 [1^{re} éd. 1913].

4. Coluccio Salutati, *De fato et fortuna*, a cura di Concetta Bianca, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 1985 ; voir notamment l'introduction, p. LXXII.

5. Pour la tradition médiévale, je renvoie à l'étude de Gérard Verbeke, « Le hasard et la fortune. Réflexion d'Albert le Grand sur la doctrine d'Aristote », *Rivista di Filosofia Neoscolastica*, LXX, 1978, fasc. 1–2, p. 29-48 ; Howard R. Patch, « The Tradition of the Goddess Fortuna in Roman Literature and in the Transitional Period », *Smith College Studies in Modern Languages*, III, 3, 1922 ; *Id.* *The Goddess Fortuna in Medieval Philosophy and Literature*, *ibid.*, III, 4, 1922 ; Jerold C. Frakes, *The Fate of Fortune in the Early Middle Ages : the Boethian Tradition*, Leiden [etc.], E. J. Brill, 1988.

6. Dans cette brève introduction, Garimberto résume les différentes positions sur la question que je ne peux pas rapporter ici. Compte tenu de l'enchaînement de son discours et bien qu'il se situe dans une perspective différente, il me semble que Garimberto devait bien avoir à l'esprit le *De fato, libero arbitrio, prædestinatione, providentia Dei libri quinque* de Pietro Pomponazzi. Certes, cet ouvrage fut édité, sous ce titre, pour la première fois, en 1567, par Guglielmo Gratarolo, in *Opera, ex officina henricpetrina* (édition critique de Richard Lemay, *Petri Pomponatii mantuani libri quinque De fato, de libero arbitrio et de prædestinatione* Padova, Antenore, 1957), mais les argumentations fournies par Vittoria Perrone Compagni pour démontrer que le *De fato* avait bien circulé selon les intentions de son auteur, qui en avait terminé la rédaction en 1520, me semblent tout à fait convaincantes : voir *Il fato, il libero arbitrio e la predestinazione*, Torino, Nino Aragno Editore, 2004, 2 vol., I, p. XIV-XXVI.

7. Aristote, *Physique*, II, 197a 5-10.

8. Dans les *Magna Moralia*, 1270b (*De bona fortuna* f° 260a), la fortune accidentelle, pour utiliser les termes de Garimberto, est le produit de l'inversion fortuite des événements, en opposition à l'impulsion intérieure (fortune naturelle) qui nous pousse à obtenir les biens. Voir également l'*Éthique à Eudème*, 1246b 37 – 1248b 5.

la capacité de choisir et qui œuvrent en ayant une fin, bien que les effets produits par ce choix ne soient pas ceux que l'on avait prévus⁹. Les autres créatures dépourvues d'intellect et qui agissent par instinct sont soumises par contre au hasard¹⁰. La condition indispensable pour que la fortune accidentelle puisse être définie comme telle, est que les effets dont elle est la cause accidentelle se produisent rarement. C'est justement cette rareté qui l'oppose en quelque sorte à la fortune « par nature » car cette dernière se manifeste fréquemment¹¹. Elle est bonne ou mauvaise. La bonne fortune « è quell'impeto naturale nell'animo privo di ragione, che gli si fa acquistar quel bene, ch'ei desidera, senza il mezzo della prudenza, ne di sano consiglio alcuno »¹². Cet « *impeto* » est opposé à la raison car l'homme « seguendo quel che la ragione gli mostrasse, o non l'acquisterebbe giamai, o acquistandolo sarebbe fuor di tempo ». Si cet « *impeto* » n'est pas suivi par celui qui le possède, il en résulte la mauvaise fortune.

Le hasard par contre, comme nous l'avons dit précédemment, ne se différencie de la fortune que par le fait qu'il concerne les créatures qui n'ont pas d'intellect

come i fanciulli, i pazzi e le bestie ; conviene adunque dire che il caso è una cosa accidentale, nelle cose che non hanno intelletto, che

9. Garimberto s'inspire d'Aristote, *Physique*, II, 196b 30-35 et 197a 5-10, mais il suit aussi les commentateurs médiévaux du Stagirite. À titre d'exemple, dans son commentaire de la *Physique*, Thémistius, dont les ouvrages furent édités au cours du xvi^e siècle, donne une définition de la fortune qui est très proche de celle donnée par Garimberto, c'est-à-dire qu'elle concerne des phénomènes qui se produisent rarement et qui sont « le résultat d'une action consciente et libre orientée vers une fin. Si on supprime "activité consciente et libre", on aura la définition du hasard [...] », voir G. Verbeke, *Le Hasard...*, op. cit., p. 35 et sqq. Précédemment, Garimberto, *Della Fortuna*, f^o 1v^o, à propos de ce cas de figure avait fourni l'exemple : « di uno, il cui fine sia solo di fabricar una casa, et non dimeno fabricando truovi un tesoro ». Cet exemple semble être une variante de celui donné par Boèce, *De consolatione philosophiæ*, V, 1, qui parle d'un paysan qui creuse la terre pour la cultiver, repris par Thomas d'Aquin, *Summa Contra Gentiles*, III, 92, 2, de celui d'Albert le Grand, *De fato*, art. 2, 10, qui parle d'un homme qui trouve un trésor en creusant une tombe, que Thomas d'Aquin mentionne dans sa *Summa Theologiæ*, Pars prima, q. 116, art. 1, resp. Celui-ci reprend par la suite aussi l'exemple de Boèce, en le croisant en quelque sorte avec celui d'Albert, mais dans un autre contexte ; le paysan est envoyé creuser une tombe par quelqu'un qui sait qu'en ce lieu il y a un trésor caché.

10. *Éthique à Eudème*, 1247a5. Aristote parle d'« êtres insensés ».

11. *Della fortuna*, f^o 4r^o-v^o : « La fortuna intende anchora un qualche fine, da cui ne risulta un'effetto non preveduto, ne inteso [...]. Questo è quanto alla fortuna per accidente, della quale, come di cosa, che occorra di raro, se ne parlerà brevemente ; all'incontro discorrendo allungo sopra di quella per natura : perché suol accader molte volte ». Je cite d'après l'édition de 1550.

12. *De bona fortuna*, f^o 260r^o : « Est igitur bona fortuna sine ratione natura. Benefortunatus est enim sine ratione his impetum ad bona et hec adipiscens : hoc autem est nature : In anima enim ni [sic] est natura tale : quo impetu ferimur sine ratione : ad que utique bene habebimus ». Dans le chapitre parallèle de l'*Éthique à Eudème*, Aristote traite de l'hormê, c'est-à-dire l'impulsion naturelle qui pousse certains hommes vers le bien sans qu'ils l'aient choisi.

occorre di raro, et riguarda a un qualche fine : avvertendo però ch'el caso si può pigliar per la fortuna, ma non già all'incontro la fortuna per il caso.¹³

En ce qui concerne la Providence et le destin (*fatum*), Garimberto reprend de façon sommaire les argumentations de Boèce, d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. En effet, sa position se résume à une compilation de la pensée de ces trois philosophes sans qu'il en souligne ni les problématiques de fond ni, surtout, les différentes approches :

La providenza è una ordinatione delle cose nella mente d'Iddio, che per i debiti mezzi riguarda il fine di esse, et perché egli ha dato quest'ordine alle seconde cause, c'hanno potestà sopra le cose terrene, dal detto ordine ne segue l'essecutione di esso, che s'addimanda il fato, come per esempio si può dir così, che Iddio havendo ordinato nelle mente sua che nasca un'huomo, che viva cinquant'anni, et che esserciti il mestier dell'armi, questa sarà la providenza ; che poi in effetto nasca, che viva il detto tempo, et che sia inclinato alla guerra, questo è il fato. Conchiudo adunque che 'l fato è l'essecutione della divina providenza, impressa ne corpi celesti per il mezzo de quali ella muove queste cose inferiori, ne i lor fini ordinati, et di qui seguita che la fortuna è per rispetto d'un'effetto non pensato, non conosciuto, ne ordinato nella mente di chi l'essequisce, dove che 'l fato è per cagione d'un'effetto prima conosciuto, ordinato, et risoluto nella mente di Dio, et essequito dalle cause seconde.¹⁴

Le destin est donc un effet de la divine providence qui agit à travers les astres sans que cela conduise à une position déterministe, car pour Albert comme pour Thomas les actes humains ne sont soumis à l'influence des corps célestes que par accident et indirectement. En effet, Garimberto avait préalablement affirmé, dans une perspective toute thomiste, que l'on ne doit pas penser que Dieu est à l'origine de la variété des événements :

Che poi quelle alcune siano che succedono variamente, non dovemo per questo incolparne Dio, ma solamente la varietà della natura, e delle complessioni de soggetti, che son mossi, et delle cause seconde, che li muovono, si come per esempio si può dir del fuoco, la cui natura essendo di scaldare, per virtù di quel motore, che mediante la volontà di Dio lo muove variamente scalda le cose, secondo che sono più, e meno atte a ricever il caldo. Questo effetto diverso non perciò doverà tribuirsi a Dio, ma si bene alla natura del soggetto scaldato,

13. *Della fortuna*, f° 5r°.

14. *Della fortuna*, f° 7r°.

overo alla virtù di quella seconda causa, che gli infonde il calore, et spesse volte all'uno, et all'altro di essi, et non a Dio, nel quale non potendo cader diversità alcuna giamai, dovemo credere, che non sia cura sua, che 'l fuoco affini loro [sic], dilegue il metallo, induri il terreno, intenerisca il ferro ; et in somma tanta diversità di cose ci faccia hora un buono, et hora un triplo affetto ; ma che ciò proceda dalle sopradette cause etiandio ne gli huomini, de i quali chi è ingegnoso, e prudente, et chi è ignorante, e pazzo, et chi nelle facende diligente, e presto, et chi negligente e tardo et quantunque Iddio sia universal fattor di tutte le cose ; nondimeno ha dato gli effetti particolari loro alle particolari, et proprie lor cause, l'opre delle quali seguitano la natura di quella cosa, alla quale haveranno dato l'essere.¹⁵

Cette disposition individuelle nous ramène à « quell'impeto naturale nell'animo privo di ragione, che gli si fa acquistar quel bene, ch'ei desidera, senza il mezzo della prudenza, ne di sano consiglio alcuno », dont la source d'inspiration était certes Aristote¹⁶, mais lu à la lumière du passage du livre 4 du *De consolatione philosophiæ* de Boèce, rappelé aussi par Thomas au début de la q. 116 de la première partie de sa *Somme théologique*¹⁷, ainsi qu'à celle d'Albert pour qui, suivant la leçon de Boèce, Dieu connaît les événements fortuits, mais de façon intemporelle et immuable, son savoir étant immuable et intemporel. Les événements sont contingents ou nécessaires du point de vue des causes immédiates et de leur relation avec le temporel, le multiple, le changeant et le contingent¹⁸.

Cet « *impeto* » inhérent à l'individu induit tout naturellement le chapitre XI, consacré à « Qual sia propriamente l'uomo fortunato » qui, poussé par cette force, obtient « senza antivederlo e senza fondamento alcuno di ragione [...] il desiderio suo »¹⁹. Pour illustrer son affirmation, il donne l'exemple d'un homme qui veut conquérir une ville : il sait qu'il a besoin d'une armée mais, poussé par cet « *impeto* », il s'y rend sans armée. Le peuple l'acclame et le reçoit comme son seigneur. S'il avait employé l'armée, il aurait été vaincu. L'homme qui possède cet « *impeto* » par nature doit suivre son impulsion, sans que la raison et le discernement interviennent dans le succès final :

onde non volendo l'huomo con la ragione, o con l'arte aiutarsi nelle cose naturali, quanto potrebbe, non doverà almeno estinguer quell'impeto in lui che gli è stato dato dalla natura ; Il quale quantun-

15. *Della fortuna*, f° 6r^o-v^o. À ce propos, voir Thomas d'Aquin, *Sum. Theol., Prima pars*, q. 116, a.1.

16. Voir note 9.

17. « *Fatum est inhærens rebus mobilibus dispositio, per quam providentia suis quæque nectit ordinibus* ».

18. Voir G. Verbeke, *Le Hasard...*, op. cit., p. 31.

19. *Della fortuna*, f° 9v^o-10r^o.

que sia privo di ragione e di consiglio, nondimeno egli come inclinato, mosso, et spinto da quello, conseguirà l'intento suo, con esso, che per avventura co 'l discorso no 'l conseguirebbe giamai.²⁰

Cet « *impeto* » est une inclination propre à l'individu comme d'autres inclinations qui le conduisent à exceller dans différents domaines de l'activité humaine :

il qual [l'impeto] è cagione anchora che molti huomini siano inclinati alle scienze humane et divine, e a tutte l'arti : onde si vede che un fanciullo quantunque privo di giudicio è volto più ad una sorte di scienza, et d'arte, che ad un'altra, et che tall'hora i figliuoli de' Principi si dilettao insin della scultura e pittura, et in quella riescono in modo eccellenti, [...]. Si potrebbono addurre infiniti essempli d'huomini grandi, spinti da quest'impeto a seguitar alcune arti, in apparenza poco convenienti alla qualità del grado loro, che essendo riusciti dipoi in esse eccellenti et rari, haveranno lasciato un'eterna memoria di loro ; dove se havessero seguita quella professione che più pareva convenir loro, forse non sarebbono riusciti in essa, et habbbono estinto in loro quell'impeto cagion della buona fortuna, et di quella chiara fama che ognuno desidera lasciar dopo se di esser stato raro in qualche cosa : et molti altri anchora di bassa e vil conditione, per quest'impeto inclinati a imprese alte e grandi sono divenuti grandissimi.²¹

Suivre cette inclination est toutefois du ressort du libre arbitre car :

gli impeti naturali fatti nell'anima, se ben ci inclinano, non però ci sforzano nell'operationi nostre [...]. Imperò che Dio come motor di tutte le cose, movendo ciascuna nel modo conveniente a lei, muove le naturali determinatamente et secondo il natural impeto loro, et le intelletuali, come libere, le muove in guisa, che ciascuna per se stessa può essequir in contrario dell'inclination sua.²²

Cette position de Garimberto reflète à la fois celle d'Albert, pour qui la prescience de Dieu n'introduit dans les choses aucune nécessité — ce n'est pas parce que Dieu connaît l'avenir, que celui-ci est affecté de nécessité —, et celle de Thomas, pour qui l'homme choisit librement et non pas par nécessité²³.

20. *Della fortuna*, f^o 10r^o.

21. *Della fortuna*, f^o 10v^o-11r^o.

22. *Della fortuna*, f^o 12v^o-13r^o. Dans l'*Éthique à Eudème*, 1247b 15-20, Aristote affirme que dans l'âme coexistent des impulsions qui viennent du raisonnement et d'autres du désir naturel.

23. Thomas d'Aquin, *Sum. Theol., Prima secundæ*, q. 13, a. 6 ; *Summa contra Gentiles*, III, 73-74. Comme le souligne G. Verbeke, *Le Hasard...*, *op. cit.*, à propos d'Albert : « L'action du destin n'est pas reçue de la même façon par tous les sujets : elle est participée *per accidens* selon la variété des êtres

Parmi ces hommes « *fortunati per natura* », Garimberto en distingue quatre sortes :

una di persone abiette et villi, et quanto al nascimento et quanto anchora all'intelletto, che fuor di ragione et d'ogni aspettatione, e speranza, da un basso e picciol stato, sono posti dalla fortuna in un'alto e grande ; l'altra è di quelli che oltra la propria nobiltà e ricchezza, prosperano et aumentano di tutti i beni et honori : [...] ma quegli altri anchora che senza consiglio, o ragione alcuna, quasi miracolosamente salvatosi da qualche grandissimo pericolo, o male, all'incontro havranno conseguito un grande et insperato bene : Queste in universale sono tre sorti d'huomini fortunati : hora quali anchora siano più favoriti dalla fortuna, o quelli che ricevono il bene da lei, o quegli altri che son diffesi dal male (che è la quarta) essendo non men proprio all'huomo il desiderar l'uno, che odiar l'altro, me ne rimetterò al giudizio di chi ha potuto vedere l'opinioni d'alcuni che di ciò lungamente hanno scritto.²⁴

Comme on peut le constater, cette dissertation de Garimberto sur la fortune est fondée sur des termes abstraits dans le sillage d'une tradition chrétienne qui ne me semble pas avoir de relations évidentes avec la fortune de Machiavel qui la considère, en revanche, du point de vue d'une situation historique concrète. Pour cette raison, il faudrait nuancer les remarques de G. Brunelli à propos d'une influence de Machiavel sur Garimberto qu'il constate à partir de citations contenues dans *Della fortuna*²⁵. En effet, chez le Florentin, la fortune est un rapport entre l'homme et le monde qui se concrétise dans sa capacité de saisir l'*occasio* et, en ce sens, elle est étroitement liée à la prudence, au discernement, à la volonté ou à des conditions favorables qui permettent aux inclinations propres à l'individu d'atteindre des résultats positifs²⁶, ou encore un élément imprévisible et

sur lesquels elle s'étend. Il s'ensuit que le destin tel qu'il est conçu par Albert n'est pas seulement compatible avec le libre arbitre, il n'exclut pas non plus ni le hasard ni la fortune ».

24. *Della fortuna*, f^o 13r^o-v^o. À propos du troisième type d'hommes *fortunati*, il donne l'exemple de Mathias Corvin et de Louis d'Orléans : « Comme Mathia Corvino che dal commune consiglio de gli Ungari, tratto da i ceppi, e da i ferri, et della prigione, dove era per lasciar la vita, fu condotto nel palazzo regale, et creato Re d'Ungaria. Et Luigi Duca d'Orliens, di prigione anch'egli per la vita che era stato di Carlo VIII Re di Francia, morto il Re successe nel regno ».

25. *DBI*, p. 351 : « L'interesse del G. a un aperto dibattito tra i cultori delle lettere lo portò tuttavia a commettere dei passi falsi. Egli non solo citò espressamente brani di Niccolò Machiavelli nel *Della fortuna* e nel *Capitano generale*, ma ne richiamò copertamente le tesi nell'opera *De' regimenti pubblici de la città* ». Ma remarque ne concerne que le *Della fortuna*.

26. Je ne prends en compte ici que le *De principatibus* et les *Discorsi sulla prima decade di Tito Livio*, car Garimberto, comme on le verra par la suite, se réfère implicitement au premier ouvrage et explicitement au deuxième.

insondable. Pour lui, la fortune est un élément tout extérieur, tandis que chez Garimberto la fortune, telle qu'il la définit dans les passages cités, est une impulsion innée chez l'homme qui doit la suivre. L'« *impeto* » de l'homme « *fortunato* » chez Garimberto n'est pas un trait de caractère. C'est pourquoi l'exemple qu'il donne de la fortune du pape Jules II est de nature différente de celle qu'en donne Machiavel. Autant le Florentin met l'accent sur le fait que l'impulsivité du pape l'a conduit au succès parce que les conditions historiques de l'époque étaient favorables à son action, autant Garimberto met l'accent sur l'absence de *prudenza*, comme vertu qui s'oppose à l'impulsion innée, et situe son exemple à la suite d'une digression théorique qui porte sur « l'impeto naturale [...] et divino » :

et per tanto che è un fortunato non fa bisogno di prudenza, anzi chi opera con quella si può dir che sia in gratia della fortuna, et benché un prudente senta a tal'ora nell'animo suo quegli impeti naturali detti di sopra, nondimeno non li cura ne li stima, se non sono aiutati dalla ragione, senza il cui aiuto giudica ogni impresa humana esser guidata dalla pazzia, et così da questa sua falsa opinione, di fortunato ch'egli potrebbe essere, diviene infortunato, estinguendo quell'impeto naturale in lui et divino, che non suol errar giamai, dove che la ragione et il discorso humano molte volte è fallace.²⁷

Dans le *De principatibus*, l'exemple de Jules II est situé dans un contexte où Machiavel souligne la difficulté sinon l'impossibilité pour l'homme de changer ses propres inclinations qui peuvent, dans certaines circonstances, se révéler positives, mais, lorsque la situation change, son incapacité à s'adapter le conduit à la « *rovina* » :

Da questo ancora depende la variazione del bene ; perché, se uno che si governa con rispetti e pazienza, e' tempi e le cose girano in modo che il governo suo sia buono, e' viene felicitando ; ma, se e' tempi e le cose si mutano, rovina, perché e' non muta modo di procedere. Né si truova uomo sí prudente che si sappi accomodare a questo : sí perché non si può deviare da quello a che la natura l'inclina ; sí etiam perché, avendo sempre uno prosperato camminando per una via, non si può persuadere partirsi da quella [...]. Papa Iulio II procedé in ogni sua cosa impetuosamente, e trovò tanto e' tempi e le cose conforme a quello suo modo di procedere, che sempre sortí felice fine.

Et Machiavel conclut :

Io voglio lasciare stare l'altre sue azioni, che tutte sono state simili, e tutte gli sono successe bene : e la brevità della vita non gli ha lasciato

27. *Della fortuna*, f^o 15r^o-v^o.

sentire il contrario ; perché, se fussino venuti tempi che fussi bisognato procedere con rispetti, ne seguiva la sua ruina : né mai avrebbe deviato da queglii modi a' quali la natura lo inclinava. Concludo, adunque, che, variando la fortuna, e stando li uomini ne' loro modi ostinati, sono felici mentre concordano insieme, e, come e' discordano, infelici. Io iudico bene questo, che sia meglio essere impetuoso che rispettivo ; perché la fortuna è donna, ed è necessario, volendola tenere sotto, batterla et urtarla. E si vede che la si lascia più vincere da questi, che da quelli che freddamente procedano ; e però sempre, come donna, è amica de' giovani, perché sono meno rispettivi, più feroci e con più audacia la comandano.²⁸

L'approche théorique du Florentin ne peut pas prévoir la fortune naturelle dont parle Garimberto, lequel n'évoque jamais les *tempi*, les circonstances, et encore moins la capacité de la saisir ; la fortune est un « *impeto* » que l'homme doit simplement suivre, car il lui appartient par nature. C'est dans cette perspective qu'à la fin du chapitre XVIII, il mentionne Jules II²⁹, juste avant le chapitre XIX « L'uomo è probabilmente fortunato per natura, et non per alcun'altra causa » qui se conclut ainsi :

Et havendo conchiuso di sopra che i sapienti e i prudenti non sono propriamente fortunati, ma si bene gli ignoranti e i pazzi, nissuno per tanto è fortunato per esser amato da Dio, ma solamente per haver la buona fortuna sua da natura, cioè che naturalmente è nato tale, che gli è quasi sforzato seguir queglii impeti impressi in lui dalle cause superiori. Non essendo adunque fortunato l'huomo dall'arte, ne da la prudenza, ne si poco dalla benivolenza di Dio, necessariamente sarà dalla natura, cioè da quell'impeto naturale fatto nell'anima, et che con tante varie ragioni si è dimostrato.³⁰

Les exemples que Garimberto donne à propos de la fortune naturelle s'inscrivent toujours dans ce contexte de capacité innée de l'homme « *fortunato* » d'agir comme il faut dans des conditions différentes sans que la question de l'accord entre l'inclination caractérielle de l'homme et les *tempi*, si vive chez Machiavel, soit jamais posée.

28. *De principatibus*, XXV, 15-18, a cura di Giorgio Inglese, Torino, Einaudi, 1995, p. 164 et 166.

29. « Per la fresca memoria delle cose fatte da Papa Giulio II ogn'un sa quanto gli fusse favorevole la fortuna, perché chi considererà bene le prouove fatte da lui, troverà la maggior parte di quelle dall'impeto e dal furore, più che dalla Prudenza e dal giudicio. Per le cose adunque dette di sopra, non si può chiamar fortunato uno mediante la prudenza humana », *Della fortuna*, f° 15b.

30. *Della fortuna*, f° 16r°.

En ce sens, le chapitre XX « se da alcuni indicii e segni si possono discernere i fortunati fra gli uomini » qui conclut le premier livre, est saisissant :

Questa conformità [entre l'homme et la fortune] per chi desidera conoscerla, facilmente si potrà scorger da gli atti, da i movimenti, et in somma da tutte l'attioni d'un'huomo fortunato, che sono in buona parte queste. L'haver il moto facile, presto, vario, risoluto, et audace in alcune imprese, facile per l'impeto che l'inclina, presto, perché essendo naturale quasi lo sforza : vario per la varietà della fortuna : e risoluto perché egli non è così presto mosso da quell'impeto, che si risolve di gionger al fine, onde arditamente si mette in tutte l'imprese, dalle quali senza il mezzo della prudenza, crederà poter riportare honore, et con una prestezza grande, et avidità grandissima pazzamente scorre in quelle, et senza molto fermarsi co 'l pensiero in esse, passa da una cosa a un'altra con una varietà et instabilità incredibile, dove che s'ei fusse astretto metter mano al consiglio, et a preponere il discorso alla deliberatione, di risoluto et ardito che fusse diverrebbe irresoluto et timido.³¹

Dans ce passage, on voit bien que la difficulté sinon l'impossibilité constatée par Machiavel pour les hommes de surmonter leurs inclinations afin de les adapter aux *tempi*, n'a aucune place dans l'argumentation théorique de Garimberto, car l'homme « *fortunato* », ayant une prédisposition qui lui est propre, est « *vario per la varietà della fortuna* ». Le choix volontariste de Machiavel, qui préfère les hommes impétueux, capables de soumettre la fortune-femme, ne peut pas non plus entrer dans le schéma de Garimberto dans lequel la fortune n'est pas et ne peut être un adversaire de l'homme « *fortunato* », car celui-ci n'a qu'à suivre son « *impeto* » naturel pour l'atteindre. Au vu de ce qui précède, on peut à la fois constater que Garimberto se distingue nettement de Machiavel et supposer que le premier utilise l'exemple de Jules II dans l'intention d'en fournir une autre explication qui aille à l'encontre de celle du Florentin.

Cette hypothèse me semble confirmée par la suite. En effet, dans le deuxième livre, Garimberto annonce son intention de disserte sur un autre type de fortune, c'est-à-dire celle qui n'est pas du ressort de l'« *impeto* » : il s'agit de la fortune qui détermine selon son bon gré les événements humains³². Dans ce nouveau contexte théorique, il mentionne le cas de César Borgia qui ne serait, pour lui,

31. *Della fortuna*, f^o 17r^o.

32. « Per tanto nel primo libro dovemo intendere de gli huomini in universal semplicemente fortunati, et nel secondo, di quelli che in particolare, e conditionatamente sono in gratia della fortuna, si come in esso libro, e negli altri che seguiranno appresso, intendo con ragione, con essempli, et con autorità pienamente dimostrare », *Della fortuna*, f^o 18b.

que la victime de ce type de fortune³³, ce qui le distingue de Machiavel qui avait souligné certes le rôle joué par le mauvais sort, mais également la « *mala elezione* » dans les événements qui conduisirent Jules II au pontificat³⁴. Ensuite, dans le premier chapitre du sixième livre, « Qual fusse più favorevole alla grandezza de Romani, ò la virtù, ò la fortuna loro », il réfute le Florentin en l’opposant à Plutarque³⁵. Pour Garimberto, le premier attribue les succès des Romains à la vertu, le deuxième, dont il partage l’analyse, à la fortune³⁶. Sans doute dans l’intention de réfuter Machiavel, il le suit dans les exemples tirés de l’histoire de Rome, pour insister, comme Plutarque, sur l’intervention de la fortune³⁷. De plus, il décèle ce qui doit lui sembler une contradiction chez Machiavel dans la mesure où celui-ci, dit-il, attribue au « *caso* » la résolution de la désunion entre Plèbe et Sénat et l’établissement de bonnes lois³⁸. Ce faisant, il interprète à la lettre le mot « *caso* », employé par le Florentin dans ses *Discorsi sopra la prima decade di Tito*

33. « A dì nostri il Duca Valentino figliuol di papa Alessandro VI et padron d’una gran parte d’Italia, al voltarsi delle spalle la fortuna, perdette tutto lo stato a un tratto, et poco dipoi anchor la vita. » *Della fortuna*, f° 20r°.

34. « [...] e solo si oppose alli sua disegni la brevità della vita di Alessandro e la sua malattia [...]. Solamente si può accusarlo nella creazione di Iulio pontefice, nella quale il duca ebbe mala elezione [...]. Errò adunque el duca in questa elezione [de Jules II], e fu cagione dell’ultima ruina sua. », *De principatibus*, chap. VII, 42, 44, 49, p. 52-54.

35. « Per esser stato scritto da molti degni Historici i gran fatti della Republica di Roma, ha dato materia a diversi scrittori di poter discorrer sopra la virtù, e fortuna sua, e qual di lor due fusse più favorevole a quella città : Tra i quali de gli antichi havemo Plutarco, che vuol fusse la fortuna ; e de moderni Macchiavelli che tiene sia stata la virtù : nel che mi par di poter dire che sia quella sproportione tra le ragioni addutte dall’uno e dall’altro, che è anchora dalla gravità di Plutarco, a i discorsi di Machiavelli : il qual dicendo che non si è trovata mai Republica che sia stata ordinata a poter acquistar come Roma, per la virtu de gli esserciti suoi, et a mantener l’acquistato per l’ordine proprio, et per quello trovato dal suo primo dator di leggi, dovrebbe dir anchora che si poco non si è trovato mai nella Republica che al principio suo habbia havuto commodità dalla fortuna : di poter ordinarsi all’acquisto, o vero havendola l’habbia potuta mantenere, come quella Roma », *Della fortuna*, f° 105v°-106r°.

36. Voir Plutarque, *De la fortune des Romains*, in *Ceuvres morales*, t. V, première partie, 316c-326c, texte établi et traduit par Françoise Frazier et Christian Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, 1990. Garimberto suit d’assez près Plutarque, notamment lorsqu’il rappelle les temples que les Romains, conscients d’être largement débiteurs de la fortune, ont construits pour l’honorer sous ses différentes manifestations.

37. « Si potrebbe mostrar anchor di tempo in tempo con molte ragioni, dal principio insin’alla fine della grandezza loro, cha quando un membro corrotto di quella Republica era vicino a corromper il resto del corpo, la fortuna metteva man a quei rimedij per lei, de quali mancava la prudenza », *Della fortuna*, f° 106v°.

38. « Et il Machiavello istesso l’afferma in molti luoghi, et particolarmente nel II capitolo de suoi discorsi, dove dice che furon tanti gli accidenti che nacquero in Roma, per la disunione, ch’era tra la plebe e ’l Senato, che quello non havea fatto un’ordinatore, lo fece il caso, et che s’ella non hebbe la prima fortuna, hebbe la seconda, dove dice anchora che a caso hebbe le bone legi », *Della fortuna*, f° 108r°.

Livio, qui, comme l'a souligné Giorgio Inglese, n'a pas la signification de fortune, mais d'événement historique dans toute son ampleur et sa complexité³⁹.

Dans son exposé sur la fortune en tant qu'élément imprévisible et extérieur aux événements humains⁴⁰, Garimberto aborde la question de la fortune en médecine dans le chapitre 9 du sixième livre. Dans cette perspective, la question n'est pas posée relativement aux rapports entre le médecin et la fortune, mais du point de vue du médecin chanceux, c'est-à-dire du médecin qui, sans maîtriser quoi que ce soit, bénéficie des aléas du sort. En d'autres termes, Garimberto nie, comme il l'avait fait précédemment, la possibilité que la vertu puisse saisir consciemment l'*occasio* ou s'opposer avec succès à la fortune : ou bien l'homme

39. « Ma vegnamo a Roma, la quale non ostante che non avesse un Licurgo che la ordinasse in modo nel principio che la potesse vivere lungo tempo libera, nondimeno furo tanti gli accidenti che in quella nacquero, per la disunione che era intra la Plebe ed il Senato, che quello che non aveva fatto uno ordinatore lo fece il caso » ; *Discorsi sopra la prima decade di Tito Livio*, I, 2, dans *Tutte le opere*, a cura di M. Martelli, Milano, Sansoni, 1993, p. 81a. Pour le mot « caso », voir Giorgio Inglese, *Per Machiavelli*, Roma, Carocci Editore, 2006, p. 118. Pour les raisons que je viens d'exposer, il me semble que l'hypothèse avancée par G. Brunelli – « la familiarità con le opere di un autore [Machiavel] già molto sospetto intorno al 1550 non poteva gettare buona luce sul G. presso la corte pontificia » — est peu plausible, tout au moins si l'on se réfère à ce que Garimberto dit dans *Della fortuna*. Voir ici la note 24.

40. Libro secondo. Quanto sia varia e mutabile la fortuna. Cap. 1. c. 18 ; Della mala fortuna accidentalmente di uno ne risulta la buona dell'altro. Cap. 2. c. 20 ; Spesse volte del mal governo di uno, e dalla discordia tra gli amici, ne seguita la buona fortuna del nimico. Cap. 3. c. 24 ; Gli huomini che divengono insolenti nella buona fortuna facilmente cascano nella cattiva. Cap. 4. c. 30 ; La prospera fortuna d'un huomo è posta in buona parte nella sua celerità. Cap. 5. c. 33. Libro terzo. Se ben la fortuna è varia ne i più, nondimeno in alcuni è costante insin al fine. Cap. 1. c. 39 ; La fortuna quando toglie a favorir un'huomo, il va à trovar in qual si voglia luogo e stato. Cap. 2. c. 41 ; La fortuna havendo promesso alle volte qualche gran Bene ad un'huomo, quasi miracolosamente, j'haverà anchora difeso da un grandissimo male, e salvatolo in un'estremo pericolo. Cap. 3. c. 43 ; Gli è tanta la forza della fortuna ne gli huomini, che alle volte fa l'avversità loro esser lor cagione di prosperità grandissima. Cap. 4. c. 46 ; La fortuna piglia piacer tall' hora d'inalzar un'huomo sin'alle stelle, per farlo poi cader da un maggior precipito. Cap. 5. c. 48 ; Gli animi timidi sono irresoluti ; onde con la irresoluzione il più delle volte si attraversano alla buona fortuna loro. Cap. 6. c. 51 ; La fortuna par che non solamente inclini, ma che acciechi, e quasi sforzi, alcun'huomini nelle loro operationi. Cap. 7. c. 53. Libro quarto. Quegli huomini son veramente costanti e forti, che sanno mostrar il viso alla mala fortuna. Cap. 1. c. 57 ; Quanto sia male non saper temperarsi nel favor della fortuna. Cap. 2. c. 60 ; Gli audaci sono favoriti dalla fortuna. Cap. 3. c. 65 ; Che la fortuna è amica de prosontuosi, e molte volte de temerarii. Cap. 4. c. 70 ; Gli adulatori son veramente seguaci della fortuna. Cap. 5. c. 73 ; Quanto sia pericolosa la condition di coloro che voglion tentar troppo la buona fortuna loro. Cap. 6. c. 77. Libro quinto. Molte volte la fortuna manda innanzi segni che pronosticano il bene, e 'l male, ch'ella è per apportar ad alcuni. Cap. 1. c. 80 ; Quanto siano rari quei beni in un'huomo, che non siano contrapesati anchor da qualche male, dalla (sic) fortuna. Cap. 2. c. 83 ; Gli huomini nella buona fortuna per c'habbiano maggior difficoltà, in saper elegger il miglior partito, che nella cattiva il manco tristo. Cap. 3. c. 86 ; Nissuno o pochi sono quelli che si contentino della lor buona fortuna.

est « *fortunato* » grâce à l'« *impeto* », ou bien il subit les événements dominés par la déesse bandée.

Après une sorte d'introduction sur les arts libéraux et sur la médecine en particulier, Garimberto en vient aux grands médecins de l'Antiquité — Hippocrate, Galien, Celse — en faisant montre d'une certaine connaissance de la matière, et, ensuite, il en mentionne d'autres à titre d'exemple, pour faire ressortir leur probité qu'il oppose aux médecins de son époque. Ces derniers se caractérisent désormais par leur ignorance et leur avidité. Cette constatation rend en quelque sorte impossible l'exercice correct d'un art, la médecine, qui en tant que tel est non seulement utile mais nécessaire. Il s'agit là d'un motif topique très couramment utilisé dans les disputes entre les différentes écoles et même en littérature, mais je ne m'attarderai pas là-dessus. Ce qui est intéressant de remarquer est l'interprétation que Garimberto donne d'un passage du premier aphorisme d'Hippocrate : « la vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile ». On s'attendrait en effet de la part de l'auteur à une digression sur le *kairos*, c'est-à-dire la capacité du médecin de saisir l'occasion, le moment opportun pour administrer le remède adéquat. Au lieu de cela, Garimberto déplace en quelque sorte la question du médecin vers la maladie. Car, étant donné qu'il y a des maladies qui peuvent être soignées et d'autres pas, la fortune du médecin consiste à se trouver face aux premières. L'exemple qu'il donne à ce propos est assez frappant : un médecin savant et expérimenté voit tous ses malades mourir tandis qu'un autre, ignorant, guérit les siens, « Volendo mostrar per questo che la vita e la morte di quegli infermi nasceva dalla buona e cattiva fortuna de Medici, e non dalla Medicina ». Dans cette perspective centrée sur la maladie, il ajoute qu'il y a des maladies qui ont une évolution d'abord ascendante, avec des symptômes très graves, pour ensuite s'acheminer vers la

Cap. 4. c. 89 ; Perché cagione la maggior parte de gli huomini incolpa la fortuna del mal che gli avviene, et tribuisce il bene alla propria prudenza. Cap. 5. c. 91 ; Che 'l numero degli invidiosi è grandissimo, et che essi per l'invidia tribuiscono i beni mondani ne gli altri huomini sempre alla fortuna, et i mali all'imprudenza loro. Cap. 6. c. 93 ; Gli huomini universalmente corrono dietro a i fortunati, e seguitano poco i virtuosi. Cap. 7. c. 95 ; Quanto sia la forza della riputatione d'un fortunato. Cap. 8. c. 97 ; Dalla buona o cattiva fortuna d'un huomo molte volte dipende quella del superiore, o uguale, o inferior suo. Cap. 9. c. 99 ; D'onde si causi che la fortuna in un medesimo tempo fa pervenir più huomini, di complessioni diverse et // per diversi mezzi, ad una medesima grandezza. Cap. 10. c. 100. Libro sesto. Qual fusse più favorevole alla grandezza de Romani, ò la virtù, ò la fortuna loro. Cap. 1 ; Perché cagione i Romani osservavano grandemente la fortuna. Cap. 2 ; Se la fortuna, ò la virtù, è stata cagione della grandezza de Vinitiani. Cap. 3 ; Quanto possa la fortuna nella guerra, et particolarmente nel far una giornata. Cap. 4 ; Quanto possa la fortuna nel Duello. Cap. 5 ; Quanto possa la fortuna nel giuoco. Cap. 6 ; Quanto possa la fortuna nel trar della sorte, volgarmente chiamata la ventura. Cap. 7 ; Quanto possa la fortuna nell'arte del Navigare. Cap. 8 ; Che la Fortuna puo grandemente nell'arte del medicare. Cap. 9 ; Quanto possa la fortuna nell'Astronomia, et ne gli Astronomi. Cap. 10.

guérison. Or, le médecin qui assiste le patient au début de la maladie, bien que savant, est souvent congédié ; celui qui le remplace aura alors le mérite de la guérison. Un autre élément fondamental dans le succès du médecin est la confiance que le malade a en lui. Elle peut dépendre de plusieurs causes, dont la conviction des compétences du praticien. Cette conviction entraîne une « *forte imagination* » qui permet une guérison sans que le médecin fasse grand-chose. Cette conviction peut être aussi le résultat de la *fama* que l'on obtient souvent grâce à la faveur des Princes. Cette faveur, certains médecins ne l'obtiennent pas grâce à leurs capacités, mais parce qu'ils se comportent comme de vrais courtisans :

alcuni Medici l'acquistaranno [*la confiance du prince*] con l'adulatione, e solitudine del cortigiarli, et dal far lor compagnia per la terra, et stargli intorno alla tavola con intrattenimenti di facette a uso di buffone et alcun'altri non contenti di quest'arte sola, andranno addobati di vesti ricche, con le dite piene d'anelli, e con brigata intorno, per dar ad intender alla gente bassa con queste lor vane apparenze, di esser degni di riverenza e meraviglia : l'esser etiandio in opinion di fortunato, accresce la confidenza sopradetta, perché gli huomini corrono dietro più a i fortunati, che a i virtuosi.⁴¹

Dans ce contexte, l'exercice de la médecine devient une sorte de savoir-faire mondain et le succès du médecin implique la pratique de l'art du paraître qui agit directement sur l'imagination du malade. Celle-ci n'est pas le terrain d'intervention du médecin dans l'exercice de sa profession, car Garimberto ne s'arrête pas sur des considérations d'ordre médical concernant le pouvoir de l'imagination de causer la maladie ou la santé. C'est la pompe qui contribue de façon déterminante à établir la *fama* du médecin et, par conséquent, à attester son savoir.

Toutefois, Garimberto nuance en quelque sorte ses propos dans la mesure où il prend en compte un autre cas de figure qui peut engendrer la confiance du malade envers son médecin, à condition que ce dernier soit en mesure d'établir un diagnostic correct de la maladie dans ses manifestations passées et présentes ainsi que dans ses évolutions futures. Cela semblerait impliquer la reconnaissance de véritables compétences de la part de Garimberto qui, d'ailleurs, ne se prive pas de fournir des exemples tirés de l'Antiquité pour appuyer ses dires. Mais, en conclusion de ces exemples, il met l'accent moins sur les compétences des médecins pour obtenir la guérison que sur la force de la confiance du malade en son médecin :

non voglio già inferir per questo che la molta confidenza che si ha nel medico sia atta sempre a guarir l'ammalato, ma si ben molte volte.⁴²

41. *Della fortuna*, f° 135v°.

42. *Della fortuna*, f° 136v°.

Compte tenu du cadre théorique que Garimberto avait donné précédemment, dans lequel c'est le type de maladie et son évolution naturelle qui déterminent le succès du médecin et non pas son savoir, on comprend bien qu'à ses yeux, c'est cette confiance du malade qui agit par le biais de la « *forte imagination* » plutôt que les remèdes administrés. De ce point de vue, le premier exemple qu'il fournit est significatif : Alexandre le Grand reçoit une lettre de Parménion l'informant que son médecin Philippe va l'empoisonner en lui administrant un remède. Pour montrer la confiance qu'il avait en Philippe, Alexandre d'abord boit le remède que son médecin lui donne, ensuite montre à Philippe la lettre qu'il avait reçu de Parménion⁴³. Aucune observation sur l'efficacité du remède ne suit. Cela est d'autant plus intéressant à remarquer que Quinte-Curce, qui est sans doute la source de Garimberto, relève bien l'effet décisif du remède de Philippe sur Alexandre. Que le fil directeur de sa réflexion sur le succès du médecin s'établisse sur l'axe fortune — *fama* est souligné par les exemples suivants, inspirés de ses contemporains, qui montrent que la fortune adverse efface les avantages de la *fama* qu'elle avait auparavant octroyés, sans que les compétences médicales puissent s'y opposer. La *fama* est étroitement liée à la faveur des princes et aucun élément du ressort de l'art ne semble intervenir, comme par exemple le nombre important de guérisons. D'ailleurs, il ne pourrait pas en être autrement car si le médecin est sous l'emprise de la fortune, la *fama* ne trouve d'autre justification que dans une sorte de caprice du prince.

À propos des exemples de médecins contemporains, Garimberto mentionne d'abord Pier Leone da Spoleto, *huomo eccellente nella medicina*, ensuite Matteo Corti, *huomo molto dotto in quest'arte*, qui furent jugés responsables respectivement de la mort de Laurent de Medici et de celle de Clément VII. Le premier fut tué par Pierre de Médicis, fils de Laurent, le second *a un tratto, et in un'età troppo matura, perdette tutto quel credito in un punto, ch'ei s'havea acquistato in più tempo nella Corte*⁴⁴. Par ces deux exemples, Garimberto, comme nombre de ses contemporains, constate l'impossibilité pour la vertu de s'opposer à la fortune, car ce qu'elle a donné, elle peut le reprendre à tout moment. Bien que connaisseurs de leur art, Piero da Spoleto et Matteo Corti, n'ont rien pu faire contre la mauvaise fortune, représentée par la maladie de leurs illustres patients. Garimberto n'explique pas les motifs de cet échec par des causes inhérentes à la profession de médecin, mais uniquement par la fortune adverse. Bien qu'ayant laissé entendre qu'il avait quelques réserves sur les compétences de Matteo Corti⁴⁵, le commen-

43. Quinte-Curce, *Historiarum Alexandri Magni*, III, 6 (4-16), éd. consultée : Curzio Rufo, *Storie di Alessandromagno*, a cura di J. E. Atkinson, Milano, Mondadori, 1998, 2 vol.

44. *Della fortuna*, f° 137v°.

45. *Della fortuna*, f° 136v° : « [...] la maggior parte della corte ricorreva a suoi rimedii ; et quantunque riuscissero male a molti, nondimeno la forte impressione fatta di lui nell'animo del Prencipe, che

taire de Garimberto sur le sort encouru par ce médecin, souligne bien que, pour lui, l'acquisition de la *fama* n'est pas du ressort de la vertu, c'est-à-dire de l'art et de la connaissance, mais de la fortune :

Imperò che s'egli havesse guadagnato quella riputatione con quella virtù, che veramente era in lui, con quella istessa anchora l'havrebbe potuto mantenere ; ma come cosa havuta dalla fortuna, gli fu anchor tolta dall'instabilità di quella.⁴⁶

Comme on peut le constater, il est évident que si Garimberto avait adopté le point de vue de l'« *impeto* » naturel, on aurait dû s'attendre à un médecin qui obtienne des guérisons en suivant son impulsion en opposition à la raison sans qu'il puisse connaître l'échec. Or, l'expérience lui montre bien qu'un tel médecin n'existe pas. En outre, cette perspective aurait miné l'idée même de médecine telle qu'il l'entend lui-même dans la mesure où il reconnaît qu'elle a été pratiquée par des hommes probes, notamment dans l'Antiquité, possédant les outils de l'art et non pas un quelconque « *impeto* ». Par conséquent, l'impossibilité de pratiquer correctement la médecine n'est pas une affirmation de principe ou une méfiance envers l'art en lui-même, mais une constatation contingente fondée sur l'observation des comportements de la multitude des médecins contemporains qui, plus nombreux que les malades comme il l'avait souligné auparavant, ne se consacrent plus à l'étude désintéressée et approfondie de leur discipline ; ils ne sont poussés que par l'appât du gain. C'est l'absence de compétences et de probité chez les médecins de son époque qui les livre aux aléas de la fortune, car si l'ignorance et l'avidité ne peuvent pas s'opposer à la maladie, elles peuvent encore moins s'opposer à la mauvaise fortune.

À cette observation d'ordre général s'ajoute que l'art, même lorsqu'il est exercé par des médecins compétents, est soumis à la fortune car c'est elle qui dispense la *fama* auprès des princes et non pas la connaissance. Les exemples de Pietro da Spoleto et de Matteo Corti sont assez significatifs à cet égard⁴⁷. En ce sens, le médecin n'est pas *fortunato*, mais doit être *fortunato* dans la mesure où c'est la fortune qui décide en dernier ressort de son succès, comme Garimberto le souligne en conclusion du chapitre IX :

suol esser di quella forza detta di sopra, mantenne et accrebbe tuttavia più la riputation di Matteo in Roma, et nel resto delle buone Città d'Italia ».

46. *Della fortuna*, f° 136^v-137^o.

47. Sur Pietro da Spoleto, voir Angelo Fabroni, *Historiæ Academiae pisanæ auctore Angelo Fabronio. ejusdem Academiae curatore*, Pisis, 1791-95, excudebat Cajetanus Mugnainius in ædibus auctoris, 3 vol., I, p. 353 ; Maïke Rotzoll, *Pierleone da Spoleto. Vita e opere di un medico del Rinascimento*, Firenze, Leo S. Olschki, 2000. Sur Matteo Corti, voir l'article d'Augusto De Ferrari in *DBI*, vol. 29, 1983, p. 795-797.

vedesi quanto ella possa nell'arte del medicare, et quanto sia vero quel detto commune, che gli è necessario al Medico l'esser fortunato.⁴⁸

Cette citation résume en quelque sorte la pensée de Garimberto pour qui la vertu a vraiment peu de place dans les succès des hommes. Que la fortune soit un « *impeto* » inné, qu'elle soit un élément extérieur favorable ou défavorable à l'homme, elle ne se pose jamais comme terme dialectique, elle n'est jamais à la portée de la vertu. Dans le premier cas de figure la vertu doit même s'effacer en tant que *prudenza* et *ragione*, car elle empêcherait l'« *impeto* » de s'exprimer ; dans le deuxième, en tant que connaissance et savoir, elle n'influe, au mieux, que très peu sur les événements, au pire, nullement.

Alfredo Perifano, Université de Franche-Comté, Besançon

48. *Della fortuna*, f^o 13.

